



«Portrait de Kafka», d'Alain Fieischer, non daté. CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCJ, DIST. FBNI-GRAND PALAIS/PHILIPPE MIGEAT/DAGP, PARIS

NICOLAS WEILL

Le monde de Franz Kafka (1883-1924) a beau avoir été englouti, son œuvre, principalement posthume, semble vivre une perpétuelle renaissance. De l'Europe centrale de culture germanique et juive témoignent non seulement ses récits et ses romans mais aussi sa vaste correspondance et, bien entendu, les *Journaux* en douze cahiers qu'il tint, irrégulièrement, de 1909 presque jusqu'à sa mort. Pour la première fois, ce texte est proposé en français dans sa version intégrale, fidèlement traduit par Robert Kahn, germaniste émérite de l'université de Rouen, passionné depuis toujours par l'auteur du *Procès*.

L'ancienneté de la première traduction suffirait seule à justifier la nouvelle. Marthe Robert a en effet publié la sienne dès 1954 (Grasset). C'est cette version qui a accompagné d'innombrables lecteurs francophones dans leur découverte de cet écrivain majeur du XX<sup>e</sup> siècle. Élégante et fluide, elle sonnait exagérément «littéraire» et reproduisait mal la sécheresse, les aspérités et la précision de l'original. Elle dissipait les énigmes d'une prose où l'on doit sentir la présence d'un sous-texte inaccessible mais recelant la clé de cette écriture.

Cette énigme, la nouvelle traduction, due à un disciple d'Antoine Bernheim (1942-1991) attaché à la littéralité, parvient à la faire entendre en français. Robert Kahn s'est fondé sur le manuscrit des *Journaux*, déposé à la Bibliothèque bodlienne (Oxford). Il a aussi su exploiter avec bonheur l'édition critique publiée par l'éditeur allemand Fischer en 1990, afin de guider les pas du lecteur par plus de 600 notes, courtes mais explicites. Il a en outre intégré à l'ensemble les dessins tout en mouvement et lignes sinuées que Kafka y avait placés.

#### Un geste d'«autocondamnation»

Intégrale, cette traduction l'est également dans la mesure où Marthe Robert avait travaillé sur un matériau expurgé des contenus trop sensibles ou trop crus (en matière sexuelle notamment) par le légataire et sauveur des écrits de Kafka, l'écrivain pragois puis israélien Max Brod (1884-1968). Brod avait, après la mort de Kafka, collecté ses papiers, que l'écrivain vouait au feu. Un certain nombre de textes connurent ce sort, soit de la propre main de Kafka soit de celle de sa dernière compagne, Dora Diamant. D'autres, comme la journaliste Milena Jesenska (1896-1944), avec qui Kafka entretenait une liaison forte mais inaboutie, consentirent à remettre à Brod les documents que Kafka leur avait donnés. Tel fut le cas des *Journaux*, confiés à Milena en octobre 1921 dans un geste caractéristique d'«autocondamnation» et de machisme exacerbé. «As-tu trouvé dans les *Journaux* quelque chose de décisif

Les «*Journaux*» sont l'un des chefs-d'œuvre de l'écrivain pragois. La nouvelle traduction de cette longue extériorisation de soi, non expurgée et au plus près de la sécheresse originale, envoûte

## Kafka tout craché

contre moi?», commente Kafka peu après ce bizarre cadeau...

Quelques heures avant l'invasion allemande de la Tchécoslovaquie (1939), Max Brod émigre en Palestine avec une valise bourrée d'archives de son ami. Une partie de ce fonds fera le voyage en sens inverse dans les années 1950, quand Salman Schocken, l'éditeur allemand de Kafka, réexpédia à l'insu de Brod les *Journaux* et d'autres textes en Europe, dans le coffre d'une banque suisse. C'est là que le germaniste britannique Malcolm Pasley (1926-2004), mandaté par les nièces de Kafka, les récupéra en 1961 et les transporta jusqu'à Oxford. Un destin troublé,

romanesque, à l'image de la vie de Kafka et du naufrage de son univers. De toute façon, les frontières entre biographie et fiction sont chez lui poreuses. En particulier dans les *Journaux*, qui, à côté des notes personnelles, font figurer des ébauches de narration, des dialogues ou des récits de rêves, et qui contiennent des récits importants comme le premier chapitre de *L'Amérique*.

#### Un «kaléidoscope»

Les *Journaux* bruissent non seulement des bouleversements du siècle passé mais aussi des souffrances ressenties par un écrivain que son activité salariée

retient, pour son malheur, trop loin de l'écriture, laquelle reste son seul but. Plus explicitement que le reste de l'œuvre, ils documentent sans ambiguïté l'attrait constant, certes mêlé de distance et d'humour, que Kafka éprouve pour le judaïsme orthodoxe, ses rites et la vie juive traditionnelle. Il en manifeste une connaissance approfondie bien que livresque, allant bien au-delà de la simple curiosité. Comme si les allégories que Kafka bâtit par ses fictions comptaient, parmi leurs sources essentielles, l'antique littérature midrashique (commentaires juifs de la Bible, sous forme narrative).

Ces *Journaux* sont aussi un «kaléidoscope» (l'image s'y trouve). Ils portent une entreprise systématique d'extériorisation de soi jusqu'à la cruauté, pour lui-même et pour les autres, que pratique Kafka dans le but de s'observer, fût-ce «de dos». Les derniers feuillets, rédigés par un Kafka mourant, menacé par l'étoffement final provoqué par la tuberculose dont il est atteint depuis 1917, touchent droit au cœur. Mais parce qu'il finit par faire de la résignation une consolation («*Cela va arriver, que tu le veuilles ou non*»), l'écrivain transmet quand même, dans une phrase ultime, ses «*armes*» au lecteur de ces lignes à jamais envoûtées. ■

JOURNAUX (Tagetbücher), de Franz Kafka, traduit de l'allemand par Robert Kahn, Nous, 842 p., 35 €

#### Ce jour-là...

Le 6 décembre 2013, Virginia, surnommée Gin, se lève tôt pour les derniers préparatifs de la fête d'anniversaire de sa mère. Arrangeant les fleurs, ou cherchant vainement un peu d'affection chez sa mère, Gin se souvient de ce qui a fait d'elle ce qu'elle est : une femme un peu seule, brisée mais pas de manière exceptionnelle, artiste mais sans grand succès. Et puis, le 6 décembre 2013, c'est aussi le jour où s'éteint Nelson Mandela, père de la Nation arc-en-ciel. La romancière sud-africaine Fiona Melrose prend dans ce second roman un pari audacieux : revisiter Mrs Dalloway, chef-d'œuvre de roman social et psychologique de Virginia Woolf (1923), tout en interrogeant la teneur et les limites du legs du grand homme de l'Afrique du Sud. Chacun, dans une Johannesburg racontée par sa bourgeoisie dorée comme par ses domestiques, vit à sa manière cette journée qui fait date. Pas de courant de conscience woolfien, ici, mais une certaine dextérité dans l'agencement des points de vue et un goût prononcé pour leur mise en confrontation qui tendent finalement à réaliser

en littérature le projet de Mandela : le dialogue social. ■

ZOÉ COURTOIS  
«*Johannesburg*», de Fiona Melrose, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Cécile Arnaud, Quai Voltaire, 320 p., 23 €

#### Chasse à l'homme

Par sa tonalité, *La Traque*, deuxième roman traduit de Sacha Filipenko, diffuse beaucoup du précédent, *Croix rouges* (Les Syrtes, 2018), où une vieille dame racontait à son jeune voisin de palier les persécutions communistes. Rythme haletant, couleurs sombres : nous suivons ici une chasse à l'homme, celle d'un journaliste ayant enquêté sur un oligarque corrompu. La «traque» au sens large, c'est-à-dire la persécution physique et morale de ce personnage, devient peu à peu une allégorie. Elle représente la forme d'existence qui règne dans la Russie post-soviétique. Née de la jonction entre les milieux criminels et ceux du pouvoir, elle détermine sur toute la société et détermine les rapports entre individus : soit on traque, soit on est traqué. Parfois les repères se brouillent — l'arrive

qu'un bourreau devienne victime ou l'inverse. La peinture effrayante d'une société à la dérive. ■

ELENA BALZAMO  
«*La Traque*» (Traivio), de Sacha Filipenko, traduit du russe par Raphaëlle Pache, Les Syrtes, 216 p., 15 €

## L'interminable agonie de Franco

Premier roman, aujourd'hui traduit, de Victor del Arbol, «*Le Poids des morts*» met déjà en scène l'obsession mémorielle de l'écrivain

ABEL MESTRE

À l'frontier du passé ou l'enterrer ? C'est le dilemme qui poursuit Lucia depuis qu'elle a fui la dictature franquiste pour l'Autriche. En ces jours d'automne 1975, l'heure de la démocratie approche en Espagne. Franco agonise. Et même si les derniers fidèles sont persuadés que «le franquisme sans Franco» est possible, la majorité des Espagnols savent que le régime est dans le même état que son Caudillo : mourant.

C'est ce qui convainc Lucia de Dios de revenir à Barcelone pour rapatrier les cendres de son père, un syndicaliste tué par la police politique en 1945. Mais la vraie raison est tout autre : un ami d'enfance, médecin, l'a appelée pour lui dire qu'il avait retrouvé Nahum Marquez, la seule personne bienveillante à son égard que la jeune femme ait connue. Problème : Nahum Marquez est censé avoir été exécuté par le «vil garrot» trente ans plus tôt. Sur-tout, Lucia court le risque de retrouver son tortionnaire, le commissaire Ulysse, un homme bétail qui ne recule devant rien pour exterminer les «rouges».

Paru en 2006 en Espagne et enfin publié en France, *Le Poids des*

morts est le premier roman de Victor del Arbol, qui, depuis, a reçu le prix du Polar européen en 2012 pour *La Tristesse du samouraï* (Actes Sud, comme toutes ses traductions en français, 2011), le Grand Prix de littérature policière en 2015 pour *Toutes les vagues de l'océan* et le prestigieux prix Nadal en 2016 pour *La Vieille de presque tout* (2017). Aux yeux du lecteur familier du Catalan, ce livre revêt un intérêt particulier : les caractéristiques majeures de l'auteur y sont déjà présentes même si, avec le temps, son écriture a gagné en sobriété et ses intrigues en complexité. La trame narrative oscille entre plusieurs époques, lieux et personnages ; le récit gigogne entremêlé différen-

tes histoires et pose les jalons du style del Arbol et de ses thrillers mémoriels.

Car là est le cœur du livre, comme des cinq qui le suivront : savoir si la mémoire est libératrice ou aliénante. Une question qui résonne politiquement en Espagne de nos jours, où un débat féroce oppose les partisans de la mémoire des crimes de la guerre (1936-1939) et du franquisme (1939-1975) à ceux qui tiennent au respect de la loi d'amnistie votée en 1977. Victor del Arbol résumait ainsi au «Monde des livres», en 2017, l'interrogation qui sert de fil rouge à son travail : «Est-ce que je fais quelque chose, mon passé, mon enfance ? Ou est-ce que je cherche quelque chose ?»

Aucun manichéisme chez lui : républicains et fascistes, tous ont contribué à déchirer leur pays. Le personnage d'Ulysse incarne la dictature, brutale et implacable. C'est le stéréotype même du méchant. Contrairement au père de Lucia, Juan de Dios, qui, lui, revêt le visage hypocrite des vaincus de l'histoire, ceux qui, malgré leurs crimes, se présentent éternellement comme des victimes. Une dualité que Victor del Arbol se plaît à pointer subtilement : «Son père, un brave homme... Ce n'est pas le souvenir qu'elle en avait. (...) Dans les cercles étudiants en exil, dans les milieux de gauche les plus actifs, son père était un héros, un mythe, une légende qui avait blessé au plus

profond la bête la plus sanguinaire de la police militaire franquiste. (...) Elle eut un haut-le-cœur mais se retint de vomir, avala un cachet et aspira une longue bouffée de sa Chesterfield.»

Derrière l'itinéraire de Lucia, on lira, symboliquement, tous les tourments de l'Espagne. Un pays qui, après la guerre civile, a d'abord choisi l'oubli pour surmonter sa douleur, jusqu'à ce que fuir le passé devienne tout simplement impossible. ■

LE POIDS DES MORTS (El peso de los muertos), de Victor del Arbol, traduit de l'espagnol par Claude Biletou, Actes Sud, «Actes noirs», 320 p., 22 €